

Translation : Josiane Bardon

josiane.bardon@gmail.com

Non

Au plus sombre de l'hiver, autour de Noël, vint au monde par césarienne l'enfant Jacob Willem Katadreuffe, dans la maternité de Rotterdam. Sa mère était Jacoba Katadreuffe, une employée de maison de dix-huit ans, qu'on appelait Joba. Son père, l'huissier A. R. Dreverhaven, un homme d'une trentaine bien avancée, avait la réputation d'être sans pitié pour le débiteur qui lui tombait entre les mains.

La jeune Joba Katadreuffe travaillait chez le célibataire Dreverhaven depuis peu de temps, lorsqu'il succomba devant son innocente beauté et elle, devant sa force. Il n'était pas homme à succomber, c'était un gaillard de granit, dont le cœur ne battait qu'au sens littéral du terme. Ce fut son seul moment de faiblesse, il capitula vis à vis de lui-même, plutôt que vis à vis d'elle. Peut-être ne se serait-il rien passé si elle n'avait pas eu ces yeux si singuliers. C'était arrivé après des journées de colère contenue causée par un grand projet qu'il avait conçu et mis sur pied et vu brusquement disparaître en fumée, parce que le bailleur de fonds s'était retiré au dernier moment. Au tout dernier moment, et même après le tout dernier moment, alors qu'il n'en avait plus le droit, puisqu'il s'était engagé sur parole. Il n'y avait pas la moindre preuve, le moindre témoin, et Dreverhaven, en homme de loi, savait qu'il n'avait aucun recours face à ce parjure. La lettre dans la poche – une lettre rédigée avec une infinie prudence, qui l'éconduisait toutefois sans conteste possible – Dreverhaven revint tard chez lui. Il l'avait senti venir, le filou étant toujours soi-disant absent quand il appelait. Il savait qu'il n'en était rien, il le pressentait. Puis on lui délivra la lettre le soir, le seul et unique document en sa possession, et il avait les pieds et les poings liés. La rédaction parfaite faisait transparaître la patte d'un avocat.

Dreverhaven revint chez lui, bouillonnant intérieurement, et dans un élan de colère dissimulée pris possession de la jeune Joba Katadreuffe. Elle n'était pas du genre à céder, elle avait beaucoup de caractère, mais c'était une toute jeune fille. Ce qui lui arriva frôlait le viol sans l'être tout à fait et elle ne le considéra pas comme tel.

Elle reprit ses tâches habituelles, mais elle ne proféra plus un mot. Lui, était un taiseux et cela ne le déranga pas le moins du monde. Cela lui passera, se disait-il, et s'il y a des suites, je l'épouserai. Et il restait lui aussi silencieux.

Au bout de quelques semaines, elle rompit le silence.

« J'attends un enfant. »

« Ah bon. »

« Je vais bientôt partir. »

« Ah bon. »

Il se dit : Elle changera d'avis. Mais moins d'une heure plus tard, il entendit la porte d'entrée se refermer tranquillement, sans même claquer. Il se dirigea vers la fenêtre et vit passer cette jeunesse avec une malle en rotin pleine à craquer. Elle était costaud, elle marchait droite, sans fléchir sous le poids. Il la vit partir dans le soir grisonnant, on était à la fin d'avril. Il se retourna vers la table où traînaient les restes du repas de midi. Il resta un moment immobile, plongé dans la réflexion, un homme aux épaules larges, lourd sans être pansu, la tête dure comme du granit sur un cou large et court et surmontée d'un feutre noir à larges bords. Elle changera d'avis, se dit-il, tout en en doutant.

Puis il alla laver lui-même la vaisselle dans la cuisine, impassible.

La jeune Joba Katadreuffe ne fit plus entendre parler d'elle. Son état ne représentant pour elle pas la moindre entrave, elle continua à travailler. Elle se loua comme employée de maison et lorsqu'il ne lui fut plus possible de cacher sa grossesse, elle dit tout simplement que son mari l'avait quittée. À cette époque, sa situation était loin d'être mauvaise, elle avait de la nourriture en quantité et un logement très convenable. Jusqu'au dernier moment, les maisons qui l'embauchaient ne manquaient pas. Elle n'eut pas besoin de se rendre à la bourse du travail, où on aurait fait une enquête et découvert qu'elle n'était pas mariée. Elle travaillait dur, elle avait une constitution de fer et on se la recommandait d'une maison à l'autre. Les derniers mois, elle n'allait que dans les familles sans enfants, elle se protégeait ainsi de la douleur qu'elle aurait pu ressentir ; seules les maisons sans progéniture lui permettaient de subsister.

Elle avait réservé une place à l'avance dans la salle d'accouchement. Malgré sa jeunesse, elle était loin d'être ignorante et suivait une sorte de providence naturelle. Elle avait aussi choisi le bon moment pour prendre le lit, ce qui lui permit de se reposer quelque temps. Une jeune fille raisonnable, sans parents ni amis, qui n'avait rien eu besoin d'apprendre, qui savait déjà tout, cette Joba.

Elle se sentit particulièrement bien jusqu'au dernier moment. Ce visage frais aux dents solides et aux yeux expressifs conquit le cœur des infirmières qui en avait pourtant vu d'autres. Et ceci, malgré sa gravité, son silence et la rudesse de ses paroles. On lui avait demandé quel nom aurait l'enfant. Jacob Willem. Et si c'était une fille, seulement Jacoba. On l'informa que le père avait une obligation d'entretien. Elle répondit aussitôt et d'une voix enflammée : « L'enfant n'aura jamais de père. »

« Oui, mais nous ne parlons pas de droits accordés au père, juste qu'il doit verser une alimentation pour votre enfant. »

« Non. »

« Comment ça, non ? »

« Je ne veux pas. »

On lui dit qu'après sa sortie, elle pouvait s'adresser à l'Aide sociale maternelle et à l'Aide sociale à l'enfance.

Les petites mains rougeâtres d'employée de maison, épaisses, enfantines, solides, restèrent immobiles sur la couverture. Les yeux sombres jetèrent un regard âpre, clairement réprobateur. Le dépit de l'infirmière s'évanouit vite, elle trouvait l'enfant trop adorable, elle pressentait de la classe sous cette obstination.

Elle n'était intime avec personne. Sa seule voisine, dévorée de curiosité, chercha à en savoir davantage sur le père. Elle soupçonnait, tout en ignorant elle-même d'où lui venait cette idée, qu'un riche personnage était mêlé à cette histoire. Joba répondit : « Peu importe, l'enfant n'aura jamais de père. »

« Pourquoi pas ? »

« Parce que .»

La naissance fut loin de se dérouler sans problème, ce qui étonna le docteur. Une jeune fille de santé si robuste. Mais il dut se rendre à l'évidence. Il décida finalement de l'opérer et on emporta Joba. Le docteur avait beaucoup d'expérience dans ce domaine, pourtant il n'oublia jamais complètement ce cas. Il l'évoqua à plusieurs reprises dans le cercle de ses confrères, même des années plus tard. Il voyait la jeune fille inconsciente se flétrir sous ses instruments. En une heure, elle dépassa l'âge adulte. Il craignait pour son cœur, qui continua toutefois à battre normalement. La malade s'étiolait rapidement, comme une fleur plongée dans un gaz toxique. Contre toute certitude, il espérait que les choses s'amélioreraient. Ce ne fut pas le cas. Seul son regard intense, grave, digne avait survécu dans les ruines de sa jeunesse.

Il venait tous les jours lui rendre visite.

« Vous ne pouvez pas travailler pour l'instant, vous devez faire appel au père. »

« Non. »

« Il le faut, pour le bien de votre enfant. »

« Non, non et non. »

« Bon, » fit-il d'un ton apaisant. « Vous devez en tout cas reconnaître l'enfant. »

Elle se fit expliquer les démarches et donna son accord. C'était son premier oui.

Elle savait qu'elle avait un garçon, mais elle ne demanda pas à le voir. Elle se priva ainsi de petits moments d'affection. On n'avait pas saisi autour d'elle que ce n'était pas dans son caractère de demander la moindre faveur, même celle de lui montrer son propre petit.

Dans ce genre de cas, l'enfant souffre rarement de la naissance. La sœur lui apporta le troisième jour.

« Joba, regardez les yeux qu'il a ce petit bonhomme. »

C'était ses yeux, bruns, tirant sur le noir. Une houpette de duvet noir surmontait la tête de l'enfant.

« Vous pouvez déjà lui faire une raie, » dit l'infirmière en plaisantant. L'enfant, près de sa mère, se montrait colérique et impatient. D'autres femmes s'installèrent sur les lits voisins, puis d'autres encore.

« J'aimerais bien partir, » dit Joba.

Trois semaines plus tard, on l'autorisa à quitter l'hôpital. Elle fit le tour des infirmières et leur tendit une petite main blême, amaigrie, osseuse.

« Je vous remercie, » répéta-t-elle, « je vous remercie. »

« Je vous remercie, » dit-elle au médecin accoucheur.

« Réfléchissez à ce que je vous ai dit, » insista le docteur De Merree. « Vous avez eu sous le nez les adresses de l'Aide sociale à l'enfance et de l'Aide sociale maternelle pendant si longtemps, vous devez les connaître maintenant. »

« Non, » répondit Joba, « mais je vous remercie. »

Jeunesse

Ce ne fut pas difficile pour l'huissier A.B. Dreverhaven de repérer le parcours de la mère. Cela faisait partie de son métier de suivre les gens, et son métier, il le connaissait bien. Il apprit au bout de quelques jours qu'elle vivait dans l'une des rues les plus pauvres de la ville, près de l'abattoir. Elle n'était plus Joba, mais Mademoiselle Katadreuffe, pour elle-même aussi.

Elle reçut une lettre. L'enveloppe portait l'adresse imprimée du bureau de Dreverhaven et ne contenait qu'une demi-page. En haut, en grandes lettres d'imprimerie, on lisait « Mémoire », et encore l'adresse. La lettre se composait d'une date et de quatre mots : « Quand nous marions-nous ? »

Ce n'était pas signé. L'écriture était noire, lapidaire, cyclopéenne. Elle déchira la lettre en mille morceaux. Le même jour, le facteur lui tendit un mandat de cent florins. Sur le talon, la même adresse, et la même écriture. Elle resta un moment indécise, mais ce n'était pas dans sa nature d'hésiter longtemps à prendre une décision. Elle envisagea de déchirer aussi le mandat, mais se contenta de barrer l'adresse et d'ajouter « Retour à l'expéditeur » avant de le mettre dans la boîte aux lettres.

Dreverhaven était un homme sans cœur, au sens d'un homme dépourvu de sensibilité. Cela ne le dérangea pas le moins du monde de ne pas recevoir de réponse et de voir son mandat revenir. Il récupéra tranquillement son argent. Mais il ne manquait pas de sens des responsabilités, il avait à la fois de la volonté et, dans une certaine mesure, le sens du devoir. Un mois plus tard, mademoiselle Katadreuffe reçut à nouveau une lettre : « Quand nous marions-nous ? ». Et un mandat de cinquante florins cette fois-ci. Elle en fit la même chose que la dernière fois.

Dreverhaven écrivit en tout six fois ce mémoire, ponctuellement chaque mois. Il ne reçut jamais de réponse. La bataille à propos du mandat de cinquante florins dura toute une année. La douzième fois, elle nota en travers : « Sera toujours refusé ». Était-ce à cause de cela ? En tout cas, le duel prit fin.

C'était *elle* qui avait gagné, mais elle n'en ressentit que peu de satisfaction. Elle conserva toute sa vie une forme de mépris pour elle-même, pas un sentiment d'infériorité, plutôt une haine fière envers son sexe en général. Elle s'en voulait davantage à elle-même d'avoir cédé, elle s'en voulait d'être une femme. Elle entretenait des relations avec ses voisins, sur un ton égal, avec la raideur des pauvres honnêtes, et pourtant elle n'était pas très populaire auprès des femmes du quartier parce qu'elle critiquait trop souvent son propre sexe. On connaissait son jugement sans pitié de la faiblesse féminine et cela suscitait l'étonnement. Elle vivait de façon effacée, mais de temps en temps elle déversait brutalement son mépris.

« Nous les bonnes femmes on est juste bonnes à pondre des gosses, à rien d'autre. »

Par contre, cela ne déplaisait pas aux hommes. Elle faisait vieille, son visage était marqué, deux plis de profonde amertume encadraient sa bouche et sa belle dentition bien plantée d'autrefois était dévastée. Petite et bien droite, elle donnait une impression de fragilité. Mais ses yeux noirs comme du charbon semblaient tout de même attirer les hommes. Ils ne voyaient pas les rides, la peau flétrie, les cheveux, bien que coiffés, d'une couleur grise qui faisait négligé.

Un jour, elle rencontra un marinier chez des connaissances. Il naviguait sur une gigantesque grue flottante, on le remorquait d'un port à l'autre à l'aide d'un câble d'acier, il vivait dans la salle des machines. C'était l'un de ces monuments humains, un bel exemple typique des travailleurs de Rotterdam, un gars taillé dans la pierre, large, à l'appétit d'ogre, qui déplaçait beaucoup d'air en parlant et en bougeant, un gars fait de Hollande et d'eau. Il était nettement plus vieux qu'elle, elle pensait qu'il devait avoir à peu près l'âge de Dreverhaven. Il s'appelait Harm Knol Hein.

Il proposa de la raccompagner chez elle et ils avaient à peine passé le seuil qu'il lui demanda si elle

n'avait pas envie de se marier. Il avait évoqué sa vie sur la barge, chez les gens. Elle aimait l'eau. Ici, dans la grande ville, elle se trouvait si loin des puissantes installations portuaires. Le quartier dégageait parfois une intense puanteur d'os et de boyaux, provenant surtout des cuiseurs de sang de l'abattoir. Oui, l'eau et son vent frais lui manquaient.

Il continuait à parler. Elle pouvait venir habiter sur la barge, et si le patron faisait des difficultés, il prendrait une chambre pour elle sur le quai, mais toujours près du port, cela allait de soi. Non, on s'en fichait, il se débrouillerait.

« Je vais y réfléchir, » dit-elle en le quittant.

Elle prononça ces mots uniquement par amitié pour le grutier. Elle l'aimait bien et ne voulait pas refuser sans égard pour lui. Mais elle avait déjà pris sa décision, cela n'allait pas. Elle et son vieux corps fripé avec ce gaillard resplendissant de santé, mais qu'est-ce qu'il lui trouvait ? Elle demanda son adresse à ses connaissances et l'éconduisit en quelques mots. Ce refus dissimulait le mépris d'elle-même, du sexe féminin de la terre entière.

Elle s'occupait bien de son fils. Bien que peu loquace, sévère, rigide et dure, c'était une bonne mère. Elle était loin de pouvoir travailler autant qu'avant, et puis l'enfant lui prenait une partie de son temps. Il n'était pas robuste, il eut la variole, la rougeole et toutes sortes de maladies infantiles, et se montrait colérique et impatient. Elle devait le confier à des voisines pendant des demi-journées et là, au beau milieu d'un tas de marmaille, il ne recevait pas l'éducation qu'elle considérait comme convenable, si bien qu'à son retour, elle qui croyait à la fermeté, se montrait plus sévère qu'elle ne l'aurait été naturellement.

Les premières années furent les plus dures, elle dû déménager dans une cour intérieure où elle se retrouva parmi la population la plus pauvre de la ville. Les taudis étaient malsains en été, mais ce qui la tourmentait le plus, c'était le langage qu'on y parlait. Puis la Guerre mondiale éclata, les prix flambèrent et les vivres vinrent à manquer. Les années dix-sept et dix-huit furent particulièrement difficiles pour elle.

Elle se dit que l'enfant ne devait pas en souffrir et lui donna ce qu'il y avait de mieux, mais la qualité n'atteignait pas le niveau des aliments ordinaires en temps de paix.

Il lui arriva d'avoir temporairement des dettes, elle n'arrivait pas toujours à déboursier le loyer le lundi, mais elle finissait à chaque fois par s'en sortir, car elle était extrêmement économe. Elle n'avait pas de vêtements de sortie. Il lui suffisait que ses robes de travail et ses tabliers soient en bon état et propres.

Le jeune Katadreuffe garda aussi le souvenir de ces années profondément noires. Il se retrouvait avec les petits voyous dans la classe inférieure de l'école des pauvres, un bâtiment situé dans une rue transversale si obscure qu'on n'imaginait pas que la chaleur puisse un jour y pénétrer. L'école donnait la même impression. Le bâtiment était immense, humide, caverneux et sombre dans des proportions effrayantes, mais ce n'était pas le pire, non plus que les petits voyous qui l'entouraient, le pire c'était les canailles des classes supérieures. Le genre de gars qui vivaient aussi dans la cour, qui saccageaient les lampadaires, qui juraient comme des soulards adultes et qui attendaient les petits à la sortie de l'école, au coin de la rue, pour les martyriser.

Un jour, l'enfant Katadreuffe revint chez lui la bouche pleine de sang. On lui avait cassé toute une rangée de dents du haut, des dents de lait qui commençaient à bouger, heureusement.

Au printemps de l'année dix-huit, alors qu'il fréquentait la classe supérieure, l'apparition un dimanche de deux agents casqués terrifia la cour, lui compris. Mais il n'était pas visé. Ils fouillèrent tous les logements et arrêtaient quatre jeunes gaillards qui avaient pillé une charrette à pain, en plein jour, l'après-midi de la veille. On retrouva dans un sac de jute cinq pains entiers qu'ils n'avaient pas réussi à manger.

Sa mère l'avait autant que possible tenu éloigné de la racaille, qui de ce fait le harcelait et le frappait à tout moment. C'est avec une profonde jubilation qu'il assista à l'arrestation de quatre

exemplaires de cette vermine.

Le quartier ressentait du respect pour sa frêle petite mère. Elle savait qu'elle le devait à ses yeux qui lançaient parfois des éclairs et rendaient inutile l'intervention de sa voix tranchante. Le jeune Katadreuffe apprenait aussi peu à peu à se débarrasser de sa peur et à se servir de ses poings. Il formait un bloc avec sa mère dans son hostilité envers les crapules. Il avait ses yeux, qui lançaient les mêmes éclairs, et il était colérique de nature. Un jour, il donna un coup de pied à un garçon plus grand. Il le frappa brusquement au creux du ventre, à l'endroit le plus fragile. L'agresseur tomba en arrière de tout son long, sans connaissance, au beau milieu de l'allée de la cour intérieure, à la vue de tous.

Mademoiselle Katadreuffe avait assisté à la scène. Elle ne le punit pas, mais comprit qu'elle devait déménager. Finalement, cela tombait bien. Elle vida le logement pendant la nuit. Une voiture à bras attendait l'humble mobilier près du portail. Le déménageur sortit lui-même en silence les affaires. Il arrivait fréquemment que des locataires partent précipitamment. C'était parfois une femme qui quittait son mari en lui laissant une pièce vide, ou alors il s'agissait simplement d'un arriéré de loyer. Mademoiselle Katadreuffe partit sans laisser de dettes. Elle avait soigneusement plié l'argent du loyer dans un bout de journal, l'avait posé sur le rebord de la fenêtre, au-dessus de la carte des loyers, sur laquelle la signature du gardien ne manquait pas une seule fois. Une carte exemplaire, bien remplie, sans aucune omission, une carte que peu d'habitants de la cour auraient pu présenter.